

Mme Nina de Callias était, en 1868, une jeune femme de vingt-deux à vingt-trois ans, petite, dodue, vive, spirituelle, névrosée, quelque peu hystérique, fort avenante, et qui a laissé une réputation, justifiée d'ailleurs, d'excentricité, d'outrance et de franche hospitalité. Elle se plaisait à réunir, vers la fin de l'Empire, dans son appartement, assez modeste et simplement meublé, dépendant d'une belle maison, d'apparence bourgeoise, rue Chaptal n° 17, des jeunes gens de la littérature, des arts et de la politique, attirés par la gaieté et le sans-façon du logis, retenus par l'amabilité de l'hôtesse. On s'y retrouvait entre camarades. Un club sans appareil, sans baccarat aussi. On montait « chez Nina » jusqu'aux heures les plus tardives, certain d'y trouver gaie compagnie. On venait, soit en passant, soit exprès, entendre des vers, échanger des nouvelles, dire du mal du gouvernement ou des hommes de lettres arrivés, selon que l'on appartenait au clan politique ou au cénacle littéraire, car les deux groupes fraternisaient, sans se mêler absolument. J'appartenais aux deux, en ma double qualité de parnassien et de journaliste républicain, récemment condamné.

Ah ! quelle étrange petite fée que cette Nina, si folle, si rieuse, si avenante, et dont nous avons tous conservé le meilleur souvenir. Verlaine a dit d'elle : « Plusieurs d'entre nous fréquentaient chez l'admirable Nina, de qui j'ai parlé, deci delà, insuffisamment, nature d'artiste que son feu dévora prématurément. »

Elle était très bonne musicienne, jouant du piano en virtuose, composant aussi, mais rarement, et ne nous accablant pas de l'audition de ses nocturnes ou de ses caprices de concert. Elle adorait les vers, et avait ce mérite de n'en pas faire. Ardente à tout apprendre, fiévreuse de tout pratiquer, infatigable et complexe, elle devançait nos sportives contemporaines actuelles.

La première fois que je la vis, elle portait plastron et jupon court, et prenait une leçon d'armes avec un prévôt du bon maître Cordelois. Elle se passionnait pour tout : politique, littérature, philosophie, et aussi pour les mathématiques, le spiritisme ; la magie surtout l'attirait. Quand le maître en fait d'armes la quittait, le professeur de kabbale entraînait donner gravement sa leçon, en attendant les gammes et les exercices sur le grand piano d'Érard. Elle avait rencontré Henri Rochefort

à Genève, et avait conçu pour le célèbre pamphlétaire une amitié, qui, les circonstances s'y prêtant, aurait pu dégénérer en un sentiment plus positif. Elle écrivait, en souvenir de lui, sur du papier ayant pour vignette une lanterne.

Cordiale et familière avec tous, on ne lui connaissait pas d'amant en titre, au moins dans les premières années de sa vie bohémienne. Charles Cros, le poète du *Coffret de Santal*, l'inaugurateur des monologues (*le Hareng saur*), et l'inventeur, avant Edison, du phonographe, était très assidu auprès d'elle. Il remplissait comme des fonctions de secrétaire officieux, d'intendant, et passa pour être du dernier bien avec elle. Avec sa tête crépue et sa physionomie négroïde, le fantaisiste et ingénieux Charles semblait mal préparé pour l'emploi des amoureux. Je crois que tout son rôle fut celui d'utilité. Bazire, un singulier garçon, au bégaiement intermittent, collaborateur de Rochefort à *la Marseillaise*, puis à *l'Intransigeant*, républicain convaincu, et qui fut poursuivi pour avoir invectivé l'empereur Napoléon III, aperçu se promenant sur la terrasse des Tuileries, auprès du Pont-tournant, lui fut également attribué comme amoureux en pied. Peut-être cette supposition devint-elle exacte, par la suite, à une époque où je perdis de

vue Nina, quand, après la guerre, elle alla habiter à Batignolles, rue des Moines, et qu'elle se fit appeler Nina de Villars.

Elle était fille d'un avocat de Lyon, M. Gaillard. Elle avait possédé une assez belle fortune, dont il lui restait une vingtaine de mille livres de rentes assurées, qu'elle dépensait jusqu'au dernier sou. Heureusement ces rentes étaient à l'abri, quant au capital. Elle vivait en compagnie de sa mère, qui était, je crois, titulaire de la majeure partie de l'avoir commun. Une physionomie étrange que cette Mme Gaillard, toujours en deuil, sombre, impassible, et comme inconsciente, au milieu de nos plus forts tapages, qu'elle semblait ne pas entendre. Elle se tenait comme une momie au milieu de nos rondes. Tout tournoyait autour d'elle, indifférente et comme aveugle et sourde. Elle n'approuvait ni ne blâmait nos excentricités les plus osées, qu'elle paraissait ne point voir. Elle avait pour compagnon perpétuel un horrible singe, qui, réfugié sur son épaule, nous faisait des grimaces et parfois nous montrait son derrière. Ce singe représentait le philosophe assistant à l'orgie, dans le tableau de Couture.

Nina avait été mariée, oh ! peu de temps, à un journaliste connu, et qui fut brillant, Hector de Callias. Un type aussi ce mari, et un excentrique comme sa petite femme, qu'il ne sut ni apprécier, ni rendre heureuse, ni conserver. C'était un absinthier de premier rang. Il réalisait parfaitement, pour les bourgeois l'apercevant attablé au *Rat-Mort* ou à la *Nouvelle-Athènes*, la caricature du bohème de lettres, telle qu'elle a été tant de fois esquissée.

Hector de Callias ne manquait ni d'esprit ni de talent. Il avait su marquer sa place, au milieu de nombre de journalistes réputés ; au *Figaro*, Villemessant s'était intéressé à lui, et, dans son testament, il lui avait laissé une petite rente, qui lui servait à manger, à boire pour dire le vrai.

Quand sa femme mourut, Hector de Callias, bien que n'ayant conservé aucune relation avec elle, crut bienséant de suivre le convoi. L'enterrement avait lieu du côté de Montrouge. Très digne, Callias, en habit noir avec la cravate blanche de rigueur, conduisit le deuil et fit les honneurs de la cérémonie funèbre aux rares assistants, stupéfaits par l'apparition de ce mari revenant.

La pauvre Nina avait fini par succomber à la suite des surexcitations. de toute sorte, des veilles et des excentricités qui étaient, chez elle, les conditions normales de l'existence. Le personnel de ses soirées bizarres· de la rue des Moines n'était plus celui de la rue Chaptal. Les habitués d'avant la guerre étaient devenus académiciens, décorés, célèbres, rangés, ou défunts, et sauf Léon Dierx, Sivry et quelques autres, aucun des anciens ne fréquentait plus la nouvelle *maison de la vieille*, que Catulle Mendès a décrite. Les décadents, les mystiques, les magnifiques, coudoyaient les fumistes poétiques des brasseries à guignols, et de vagues anarchistes y venaient causer de bombes inédites et d'explosifs nouveaux, en faisant sauter les bouchons du champagne à trois francs, qui coulait, comme par le passé, à flots. L'infortunée Nina eut la cervelle à la fois brisée par toute cette trépidation ambiante, et sa raison, avec tout le ressort de son âme, se cassa dans cette bousculade où elle s'était jetée, et où on l'avait maintenue. Elle se saoulait de tapage, elle, musicienne délicate, comme son mari d'alcool frelaté. Elle est morte démente.

La présence de ce mari, dont elle était séparée depuis de longues années, étonna mais

n'indigna personne. On n'était ni formaliste ni bégueule, chez Nina, et puis, on supposa qu'à ses derniers moments, entre deux crises, la pauvre aliénée avait témoigné le désir de revoir celui dont elle avait porté le nom. Callias, d'ailleurs, se conduisit en parfait gentleman, durant toute la cérémonie. Ceux qui ignoraient l'histoire de ce singulier ménage pouvaient croire que c'était un veuf affligé rendant les derniers devoirs, à son épouse regrettée.

Les obsèques terminées, c'est-à-dire le petit cercueil d'enfant, contenant la pauvre poupée, descendu dans la terre, Callias, sans tenir son rôle jusqu'au bout, et sans se placer dans l'alignement classique de l'allée funèbre, afin de recevoir la poignée de main de condoléance des assistants, se retirant, s'éclipsa le premier, à travers les tombes. On admit, le monde n'est pas toujours malveillant, que ce rapide éloignement était affaire de convenance, vu sa situation d'époux séparé. Ce fut Charles Cros qui le remplaça dans la distribution cérémonieuse des poignées de mains.

(...)

Le salon de la rue Chaptal, dont Verlaine fut l'un des assidus, était composite et éclectique. On y était admis facilement et difficilement à la fois. Il fallait être de la troupe, apprenti académicien ou élève tribun, peu importait votre qualité littéraire, artistique ou politique, mais il fallait en avoir une. Tout bourgeois était éconduit, et, s'il parvenait à se glisser, n'y revenait plus, tant il était l'objet de brimades, dont quelques-unes raides, intolérables même.

On disait, entre jeunes poètes, artistes, peintres, journalistes, politiciens de Montmartre, du café de Madrid, du café de Fleurus : Allons chez Nina ! Et l'on partait tout à coup, en bande. Ainsi organise-t-on une partie de plaisir de nuit, une visite « dans le monde » ou « à la sous-préfecture » en province, après la manille au café, quand les établissements réguliers vont clore leurs volets et renvoyer les clients. Il n'y avait pas d'heure pour sonner chez Nina. La porte était ouverte toujours, et la nappe mise en permanence. Il y avait trois canapés, souvent occupés, après le départ du gros des habitués ; c'était le lit de repos de ceux qui habitaient loin, craignaient la rentrée trop matinale, ou la sonnerie trop tardive aux oreilles récalcitrantes de cerbères peu complaisants. À



quelque heure qu'on se retirât, on n'était jamais le dernier. Je n'ai jamais pu savoir à quel moment Nina, enfin seule, se mettait au lit et goûtait un repos bien mérité.

Les notoriétés naissantes, les célébrités de l'avenir se coudoyaient chez Nina. On y voyait, avec son masque de premier consul, François Coppée récitant, d'une voix dolente, ses *Intimités*. Léon Dierx, évocateur des îles poétiques, secouait sa belle chevelure noire, en déclamant ses *Filaos*. Charles Cros décrivait, d'une voix moqueuse, les oscillations du hareng saur, suspendu à un mur nu, nu, nu, au bout d'un fil long, long, long, conte imaginé pour amuser les enfants petits, petits, petits. Anatole France, Mendès, Mérat, Valade, tous les habitués du salon Ricard se retrouvaient là ; Charles de Sivry, toujours au piano, improvisait, Dumont modulait des airs hongrois sur le zither, Francès, l'excellent comique du Palais-Royal, au masque finaud de curé campagnard, débitait, en enflant la voix et en faisant rouler les r aussi féroce ment qu'il lui était possible, comment on avait pris Saragosse. Henri Cros, le sculpteur cirier, modelait, dans un coin, silencieux, la petite tête de la maîtresse de la maison. Villiers de l'Isle-Adam grimaçait et scandait les plus imprévus

apophtegmes du Dr Tribulat Bonhomet, Prudhomme épique et Homais monstrueux.

Dans le clan des politiques, on voyait Abel Peyrouton, l'un des fondateurs des réunions publiques du *Pré-aux-Clercs* et de la *Redoute*, avocat nerveux, à la parole saccadée, au geste autoritaire, qui venait de prononcer une vigoureuse harangue sur la tombe de Baudin, récemment retrouvée, perdue parmi les sépultures du cimetière Montmartre. Cette trouvaille, la souscription au *Réveil*, et le procès retentissant fait à Charles Delescluze furent le point de départ de la fortune oratoire et politique de Léon Gambetta. On comptait encore parmi les habitués rouges : le gros et bon Émile Richard, rédacteur au *Réveil* de Delescluze, futur président du Conseil municipal ; Gustave Flourens, apôtre révolutionnaire destiné à une fin tragique, à Chatou, sous le sabre d'un gendarme ; Raoul Rigault, le fameux procureur et préfet de police de la Commune, qui, à souper, volontiers se chargeait de découper le jambon rose, maniant avec amour le grand couteau, comme s'il eût brandi le glaive légal sur le cou des *réacs*. Il proposait un toast à Chaumette ou à Anacharsis Cloots, entre un pantoum de Mallarmé, une fête galante de Verlaine, récités par les auteurs, ou la

valse des *Sylphes* jouée par Ferdinand Révillon, pianiste et agitateur populaire, plus tard directeur des douanes, sous la Commune.

Les amusements étaient variés et comportaient les genres les plus divers. On improvisait des charades. Jeanne Samary, la future Martine du Théâtre-Français, ouvrait l'écrin de sa bouche riieuse, en débitant des fragments du répertoire. Son rire excessif cascadaît comme sous la détente d'un ressort. Catulle Mendès, secouant sa blonde chevelure, chantait lentement et gravement « les vaches au flanc roux qui portent les aurores ». Coppée parodiait Théodore de Banville. On faisait des imitations des comiques à la mode, Gil Pérès, Lassouche, Brasseur. On narrait des scies militaires, bien antérieures au répertoire de Polin, qui les a reproduites. Enfin, on psalmodiait des *Noëls* burlesques, sorte de revue où les événements de l'année défilaient en couplets de vaudeville. Le salon de Nina fut en quelque sorte, par l'ironie, la fantaisie, la blague et la rosserie des poèmes, chansons, saynètes, qu'on y fabriquait avec une verve joyeuse, le prédécesseur, l'ancêtre du *Chat Noir*.

(...)